

UN MOT D'INTRODUCTION (1940) (Texte français)

C'est dans des circonstances bien exceptionnelles, que *Synthese* commence sa cinquième année. Beaucoup a changé depuis que, il y a quelques années seulement, nous avons rédigé notre vaste programme, mais la grande lutte entre les idées et les manifestations de la volonté, qui régnait alors, règne encore, se révélant peut-être comme plus ardente, plus inexorable. Dès le début notre programme d'action laissait une place à des opinions et des convictions divergentes; il voulait exprimer l'idée que c'est justement la diversité des moyens de s'exprimer, surtout sur le terrain de la vie de la volonté et de l'émotion, qui peut avoir une influence particulière et qui enrichit et élargit la pensée d'une période. Ce qui ne nous empêchait cependant pas de prendre position contre une manière de „penser” qui affecte souvent des dehors philosophiques et scientifiques, mais qui, vue de près, ne peut prétendre ni au nom de philosophie ni à celui de science spécialisée.

Dans les quatre années de notre existence une plus grande unité s'est manifestée au fur et à mesure dans nos efforts pour obtenir une clarté du langage et une notion du „sens” des mots employés tant par nous-mêmes que par d'autres, unité pour les directions à suivre, unité également pour les méthodes à appliquer. Et cette unité grandissante allait de pair avec une méfiance croissante à l'égard du moyen par excellence de s'exprimer, dont se sert aussi bien le philosophe que le spécialiste: le langage. Il nous devenait de plus en plus clair qu'on néglige trop souvent dans la littérature scientifique spécialisée et philosophique certains défauts inhérents au maniement du langage, quelque prudemment qu'on le fasse. Cette littérature, non pas en dernier lieu la littérature philosophique et psychologique, s'est tellement accoutumée à des bifurcations dans les directives, les points de vue et les systèmes qu'il semble qu'elle ait à peu près renoncé à l'idée d'une activité dirigée vers une unité. Dogme contre doctrine, points de vue contre savoir, constructions de pensée qui entravent les voies d'un examen systématique, concentration sur ce qu'on ne sait point ou qu'on ne sait pas encore.

A cette attitude et contre elle une réaction s'est faite ces dernières décades. On commence à pénétrer le caractère dualiste du langage. Le penseur critique se voyant placé devant des antithèses de mots très accusées, se pose de plus en plus la question de savoir si nous avons affaire ici à deux sortes de terminologies ou à deux sortes de réalités. Plus profondément qu'il y a cinquante ans, il pénètre la différence d'expression entre „vivre” et „connaître”, quoiqu'il établisse probablement souvent les limites entre ces deux domaines d'une façon trop nette. Le problème du „sens” réclame la place qui lui revient.

Des problèmes surgissent, qui touchent au coeur de la manière de voir au point d'une éthique. L'apriorisme est miné. Qu'est-ce que nous visons, demande-t-on, quand nous disons: l'homme „veut”, „doit”, „il lui est permis”, „il lui faut”? De nouvelles directives de l'éthique vont vers une description de la complexité de phénomènes, qui sont visés

par de pareils termes. Pour citer un mot de Brunner, il y a un besoin urgent de „Begriffsbereinigung” (purification de la compréhension) comme base d’une étude féconde et réelle. Et il en est ainsi à l’égard de la philosophie de la religion: „Auf’s Erste müssen wir der Sprache kundig werden” (Luther) c.-à-d. il nous faut savoir de quoi nous parlons.

Il y a une manière de voir équivalente en ce qui concerne les mathématiques. Est-ce que les axiomes mathématiques sont fixés pour toujours dans l’intelligence humaine ? Ou, comme le pense notre compatriote Brouwer, est-ce que la base de la manière de voir mathématique se forme par des idées et des hypothèses que l’intuition nous rend évidentes, mais qui ne se laissent pas enfermer une fois pour toutes dans un système d’axiomes ? L’intuitionisme de Brouwer n’a pas laissé intacts dans leur prétendue inviolabilité les principes logiques, qui étaient un jour la gloire d’une manière de penser devenue classique.

Mais le caractère absolutiste a été enlevé également aux anciennes conceptions de „temps”, d’„espace” et de „causalité”. Combien de pseudo-jugements et de pseudo-problèmes se sont infiltrés au cours des siècles dans la science professionnelle et dans la philosophie, parce qu’on ne savait pas établir une distinction entre des idées psychologiques et des idées physiques et qu’on négligeait de s’informer de la „corrélation psychique et physique” des mots !

On pourrait citer beaucoup d’autres questions qui ont fécondé ces dernières années la vie de la pensée, et qu’on doit examiner de plus près. Par exemple si l’on peut persévérer dans l’idée d’une différence constante et de principe dans la méthode, ou même dans la façon de „comprendre” des sciences exactes d’une part et des sciences de l’esprit de l’autre. Et, ce qui n’est pas moins important, si l’on peut expliquer les phénomènes biologiques tout uniment comme des processus physico-chimiques.

Synthese veut coopérer de toutes ses forces à l’examen, à l’élucidation de pareils problèmes. Elle croit pouvoir contribuer ainsi à perpétuer une vieille tradition philosophique, en suivant ces directives. Le fait que, dans l’antiquité, on attribuât à la philosophie la même valeur qu’à la recherche purement théorique au moyen des sciences professionnelles montre que la science se trouvait alors dans un stade où elle considérait comme sa principale tâche l’élucidation de ses propres idées fondamentales. L’émancipation des sciences professionnelles de leur mère commune, la philosophie, est l’expression d’une situation où le „sens” de certaines idées fondamentales est devenu assez clair pour qu’on puisse s’en servir efficacement. Que maintenant encore l’éthique et l’esthétique, même parfois la psychologie, puissent passer pour des subdivisions de la philosophie, ne saurait être autrement expliqué, dans cet ordre d’idées, que par leur manque de notions fondamentales suffisamment claires: elles visent encore principalement plutôt au „sens” de leurs formules. Pour citer un dernier exemple: quand au milieu d’une science solidement établie, la nécessité se produit de peser à nouveau la vraie signification des notions fondamentales, et qu’une

élucidation plus profonde du „sens” est ainsi obtenue, alors nous considérons ce travail comme un acte de philosophie. Est-ce que le progrès de la science ne se trouve pas pour une partie importante dans l'élucidation progressive du sens de ses propositions fondamentales ? Et la sagesse de la vie ne vise-t-elle pas à rendre plus claire la signification plus profonde de la foi, de l'espoir et de la volonté de l'homme ?

*
**

Ainsi, *Synthese* se voit placée devant une tâche qu'elle avait définie lors de sa parution comme celle „d'apporter de la clarté dans la vie intellectuelle et affective d'aujourd'hui”. Un esprit plaisant a dit une fois de la philosophie que „ce n'est autre chose que le mauvais usage d'une terminologie qu'elle a inventée pour son propre usage”. Ce qui n'empêche pas que bon nombre de grands penseurs savent exprimer les plus profondes vérités dans le langage de tous les jours.

À chaque période apparaissent des mots avec lesquels on pense pouvoir résoudre comme par enchantement les grands problèmes de la vie. Quels miracles n'attend-on pas de nos jours de la „totalité” ! Par ce mot on croit pouvoir répondre à trois questions fondamentales: la question de la relation entre le monde organique et le monde inorganique — le problème de la vie; la question de la relation entre le monde physique et le monde psychique — le problème psychophysique; et la question de la relation entre l'individu et la collectivité — le problème de la communauté. En pareil cas on s' imagine disposer de lunettes magiques qui rendent clairement visibles les rapports entre la psychologie, la biologie, la physique et la sociologie. Dans des termes pareils se glisse une préférence pour l'un ou pour l'autre: on préfère l'organique à l'inorganique, le psychique au physique, la collectivité à l'individu. Mais la science reste sur ses gardes; dans cet ordre d'idées on peut difficilement interpréter de travers le mot d'ordre „des constatations descriptives et non pas des formules”.

On a dit déjà avant nous: les adeptes de la philosophie sont bien souvent les adversaires les plus acharnés des philosophes: ceux-là peuvent être des savants, ceux-ci sont des sages; les premiers font des articles sur la philosophie et se disputent sur le champ de bataille des dogmes; les derniers font de la philosophie. Ainsi des philosophies à la mode se heurtent souvent à l'ancienne tradition philosophique, qui vise à une élucidation de la vie intellectuelle et affective. Nous l'avons dit plus haut: nous voulons respecter cette tradition. Dans l'espoir de pouvoir contribuer tant soit peu à une „nouvelle pensée”, qui montera la garde contre les notions erronées et la pseudo-sagesse.

La Rédaction